

<b>Zeitschrift:</b>	Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses
<b>Herausgeber:</b>	Alliance nationale de sociétés féminines suisses
<b>Band:</b>	14 (1926)
<b>Heft:</b>	233
 <b>Artikel:</b>	L'esprit de service
<b>Autor:</b>	Pieczynska, E.
<b>DOI:</b>	<a href="https://doi.org/10.5169/seals-258826">https://doi.org/10.5169/seals-258826</a>

### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 16.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

Les débouchés sont bons pour des ouvrières qualifiées, aussi longtemps que le travail sur mesure ne sera pas paralysé par la confection.

*Conditions de salaire.* Comme ouvrière, une giletière qualifiée gagne de 5 à 6 fr. par jour; comme giletière et culottière, de 8 à 10 fr.; comme couturière à la main, de 6 à 8 fr.; dans des ateliers de confection, de 6 à 7 fr.

Comme ouvrière à domicile, la giletière est payée aux pièces d'après un tarif fixé. Suivant l'exécution demandée, le gilet sera payé de 9 à 12 fr. Un gilet sur mesure bien fait demande en moyenne 10 heures de travail. Les prix aux pièces sont considérablement réduits dans la confection; ils oscillent entre 2 fr 40 et 6 fr.

*Durée du travail.* La journée normale compte de 8 h. 1/2 à 9 heures dans les ateliers de confection de gilets sur mesure, 8 heures chez les tailleur et dans les ateliers de confection. A domicile, la giletière travaille habituellement de 10 à 12 heures par jour, en tenant compte du temps employé à chercher et à livrer le travail. (Pour les giletières sur mesure s'ajoute encore la course pour l'essayage.) La profession de giletière est en partie saisonnière, c'est-à-dire que le travail est souvent difficile à trouver pendant la morte-saison: les mois d'août, de septembre, de janvier et partiellement de février.

*Maladies professionnelles.* Il n'existe pas de maladies spéciales à cette profession.

*Organisations professionnelles:* Pour les employeurs: L'Association des patrons tailleur, et l'Union féminine suisse des Arts et Métiers (*Schweizerischer Frauengewerbeverband*).

Pour les employés: Association suisse des ouvriers du vêtement et du cuir. (*Verband der Bekleidungs- und Lederarbeiter*.)

*Organe professionnel:* Das *Frauengewerbe*.

A. M.

Office central suisse pour les professions féminines.

## L'esprit de service

N. D. L. R. — Nous sommes heureuses de pouvoir mettre sous les yeux de nos lecteurs cet article d'une psychologie si vraie et d'une inspiration si haute, que la Revue Internationale des Nurses a demandé à M<sup>me</sup> Pieczynska, et dont celle-ci a bien voulu, la Revue en question paraissant en anglais, nous confier l'original en français. Nous lui en exprimons toute notre vive reconnaissance.

Rien ne démontre l'éminence de la vocation de garde-malade comme l'énumération des qualités qu'elle exige. L'idéal de perfection pour cette carrière implique une synthèse de dis-

mystérieuses qui désolent les humains et les animaux. Ainsi, la fièvre intermittente qui ravageait les habitants et la garnison de l'île de Malte, terrassant les plus vigoureux de la façon la plus inattendue. Sir David Bruce découvrit que le germe de la maladie était communiqué par le lait de chèvre que tout le monde boit dans l'île, et en deux ans il débarrassa la Méditerranée de la fièvre maltaise.

Une maladie non moins mystérieuse faisait mourir tout le bétail des Zoulous. Le savant et sa femme, sur l'invitation du gouverneur du Natal, qui mit à leur disposition un wagon traîné par soixante bœufs, passèrent alors des mois dans le Sud-Africain à la recherche de la cause de la fatale épidémie. Ils vécurent dans une hutte d'osiers tressés, passant leurs journées à examiner sous le microscope le sang des bêtes infestées, jusqu'à ce que le microbe fut découvert. Puis le porteur du microbe fut découvert aussi: c'était une mouche, la tsé-tsé, qui bourdonne dans tous les coins de la forêt et à chaque piqûre injecte des millions de germes mortels aux animaux auxquels elle s'attaque.

La guerre entre les Anglais et les Boers éclata sur ces entrefaites; Sir David Bruce eut fort à faire à lutter contre les épidémies d'entérite, et sa femme entra dans un hôpital comme infirmière. Puis tous deux portèrent leur attention sur la maladie du sommeil, qui tuait nègre après nègre dans l'Ouganda. Ils découvrirent le microbe de la maladie, le tripanosome, dans le liquide cérébro-spinal, et c'est à Lady Bruce que revient l'honneur d'avoir identifié le propagateur du germe fatal, leur vieille connaissance à tous deux, la mouche tsé-tsé.

positions et de traits de caractère qu'à priori on croirait incompatibles.

Le médecin ou le chirurgien, chef d'un service hospitalier, veut tout d'abord trouver la garde-malade, son acolyte, d'une docilité à toute épreuve. Mais cet auxiliaire parfait ne doit pas être un automate. Un courage indomptable en face du danger, et la pleine maîtrise de soi, quoi qu'il advienne, sont de réquisition. Le plus grand calme dans l'exercice de ces fonctions doit s'allier à la promptitude d'un esprit toujours en éveil. La rapidité du geste doit être égale à la douceur de tous les mouvements. Nulle précipitation, mais nulle indécision non plus, n'est admise. Une technique impeccable, mais réfléchie et non pas machinale, est de rigueur pour toutes les manipulations.

Telles sont les exigences du chef. Cependant le malade en a de tout autres. Assurément la patience y tiendra le premier rang, mais un souffre-douleurs passif ne sera pas ce qu'il faut. Le malade a besoin de soutien; l'être humain qui l'assiste doit lui prêter l'appui d'une force d'ordre moral. Cette force communicative ne saurait émaner seulement de l'impulsion compatisante naturelle au cœur féminin. Il est des sympathies qui débilitent. L'apitoiement, auprès d'un malade, l'affaiblit. Trop souvent, il a pu en subir l'effet dans son entourage immédiat. D'ordinaire, le milieu familial est trop vibrant. Les souffrances du malade, l'idée du danger qu'il peut courir, se répercutent dans l'âme de ses proches et y provoquent une émotion qui agrave l'angoisse de celui qui en est l'objet. Au contraire, sitôt arrivé à l'hôpital ou dans une clinique bien tenue, le malade éprouve une détente due au changement de milieu. Les services intelligents rendus avec une bonté impersonnelle apaisent ses appréhensions. Il cesse de se prendre lui-même au tragique et ses impressions se réduisent à de justes proportions. C'est la garde-malade, par son influence individuelle, qui lui transmet le bienfait de cette atmosphère. Elle en est, pour lui, l'expression vivante, elle la personifie. Il dépend d'elle que cette action sédatrice de l'ambiance s'associe à l'effet curatif du traitement médical.

Si, au contraire, ce ministère s'exerce au domicile du patient, la tâche de la garde-malade et sa responsabilité en sont accrues: c'est elle, alors, qui seule et par son propre rayonne-

Quand la guerre mondiale éclata, en 1914, Sir David Bruce dirigea le corps médical de l'armée britannique et fit un travail remarquable concernant le tétonos et la fièvre des tranchées. Lady Bruce continua à être le principal assistant de son mari, et ses heures les plus heureuses, elle les passe dans leur laboratoire, plongée dans les plus minutieuses investigations microscopiques. Alerte, malgré son âge, les cheveux courts, l'allure décidée, le corps encore agile sous la grande blouse de travail, celle qui partagea les voyages, les aventures et les travaux de son mari, n'est pas du tout une femme sans féminité, malgré la tourmente scientifique de son esprit. Elle danse volontiers, joue très bien au tennis et au golf, et est surtout une chasseresse déterminée.

Quand les deux savants se trouvent en hiver dans leur maison de l'île de Madère, ils se baignent, naviguent, se promènent et lisent, mais ils n'aspirent qu'au moment où ils pourront retrouver leur laboratoire de l'Institut Lister et reprendre leur étude des maladies mystérieuses.

IV

### Miss Belle Rennie

Miss Belle Rennie est une femme timide, réservée, dont l'extérieur calme ne révèle certes pas l'impétueuse vivacité intellectuelle. Elle ne semble jamais pressée et a toujours du temps pour tout, sauf pour parler d'elle-même et de son activité. Sa passion dominante est ce grand dévouement à l'enfance, tout puissant dans le cœur de tant de femmes qui n'ont pas d'enfants à elles. Cette pas-

ment, doit créer cette influence de calme et de fermeté douce, dont toute la famille anxieuse a besoin et qui lui apportera le soulagement.

On ne peut s'exagérer la portée de cette mission morale. Elle est d'un autre ordre que l'habileté professionnelle et s'exerce sur un autre plan. Nul médecin, toutefois, ne méconnaît aujourd'hui son efficacité thérapeutique. Pour la guérison de certains états morbides, elle est un élément plus décisif parfois que les médicaments.

A quelle source, toutefois, la garde-malade puisera-t-elle l'intuition nécessaire à cette tâche ? Le meilleur programme d'instruction professionnelle peut être impuissant à la lui fournir. Une inspiration lui est nécessaire. Quel est ce mobile intérieur, et en quoi consiste-t-il ?

Ce conseiller intime et indispensable sera celui-même qui jadis, dans le secret de son cœur, lui a inspiré le choix de sa vocation. Ce sera l'amour de ce qui souffre, le désir de venir en aide, ce sera *l'esprit de service* en un mot.

C'est, en réalité, la présence de ce génie secourable qui est l'âme de la profession de garde-malade et qui lui confère son efficacité. C'est cet esprit qui donne aux plus humbles services une valeur secrète et aux tâches les plus rebutantes leur beauté. La dextérité manuelle ni la supériorité de l'intelligence ne saueraient le remplacer, s'il fait défaut.

Est-ce à dire, comme quelques-uns se sont avisés de le craindre, qu'une haute culture de l'esprit et une instruction très soignée risquent de lui porter atteinte, et puissent lui ôter quelque chose de sa vertu ? Quelle aberration que ce souci ! Comme il trahit l'ignorance de la nature même de l'esprit de service ! Bien au contraire, toutes les clartés intellectuelles, toutes les facultés du discernement, toute la précision des connaissances scientifiques et le développement qu'apporte une haute culture générale ne feront qu'enrichir à son enracinement et qu'élargir la portée de son ministère, aussi longtemps qu'il sera le mobile intime et l'inspirateur dominant. Il n'est pas un don, pas un talent, qui ne soit le bienvenu pour ses dessins. Tous, il les harmonise en sa synthèse et les fait concourir à ses fins. N'est-il pas, en effet, dans son origine profonde, le frère de cette charité évangélique, dont il est dit qu'elle est « patiente, qu'elle est pleine de bonté, qu'elle ne s'enfle pas d'orgueil ? »

sion s'amplia au contact du système Montessori, et Belle Bennie devint secrétaire de la première société fondée pour la diffusion de cette ingénieuse méthode de développement de tout ce que l'enfant porte en lui.

Mais, se rendant bientôt compte que le système Montessori ne pourrait être appliquée sur une grande échelle aux enfants britanniques que si on formait une élite de pédagogues pour en adopter les principes, elle acheta en 1917 deux vastes maisons qu'elle transforma en une Ecole, qui débute avec seize étudiantes, mais en arrière aujourd'hui soixante-huit.

Après un voyage d'étude en Amérique, Miss Rennie écrivit dans le supplément éducatif du *Times* un article qui ne lui amena pas moins de trois cents lettres, toutes demandant de nouveaux détails sur la méthode américaine qu'elle préconisait : la méthode Dalton. La directrice d'une grande école secondaire de jeunes filles ayant adopté cette méthode, reçut en trois jours plus de deux mille visiteurs désireux d'en voir sur place le fonctionnement. En 1922, Belle Rennie fonda l'Association Dalton et fit une tournée de conférences dans tout le pays. Le résultat de cette propagande est que plus de deux mille écoles primaires ont adopté la méthode Dalton, sans compter des milliers d'écoles secondaires ou privées.

Quel est le principe de cette méthode américaine si bien acclimataée en Grande-Bretagne ? Sans supprimer les programmes scolaires, elle en présente la matière aux élèves comme une tâche qu'ils exécuteront de la manière qui leur conviendra et dans le temps qu'ils voudront. L'enfant est ainsi délivré de la tyrannie exigeant que dans une classe tous les élèves, quelles que soient leurs capacités, étudient la même tâche au même moment. La méthode Dalton autorise l'enfant à choisir lui-même le sujet d'études qui lui paraît intéressant à un moment donné, et il est évident qu'il concentrera toute son énergie sur le travail qu'il s'est volontairement imposé. L'étude devient ainsi pour lui une initiative personnelle, partant une

Reprocherait-on à ce portrait quelques traits un peu mystiques, et qui paraissent tenir du surnaturel ? C'est cependant d'après nature qu'il est tracé. Tous les temps et tous les peuples ont connu des figures de feinnes qui reproduisaient quelques-uns de ces traits, et la piété reconnaissante les a entourées d'auréoles. Aujourd'hui aussi, presque tous ceux qui ont subi des maladies au long cours ont pu contempler à leur chevet au moins l'un de ces visages. Combien les années tragiques de la grande guerre n'en ont-elles pas fait surgir ! Que de blessés, de mutilés, d'épaves des champs de bataille, ont emporté l'une de ces images, comme un souvenir sacré dans leur cœur !

Mais si ces temps épiques ont montré les hauteurs d'héroïsme jusqu'où l'esprit de dévouement peut s'élever, ce même esprit, dans son humilité profonde, est en temps ordinaire, le conseiller secret des jeunes novices au cours de leur apprentissage. Quoi d'étonnant que cette éducation demande un temps prolongé ? Des prodiges d'improvisation s'accomplissent parfois dans l'urgence d'heures exceptionnelles, mais en règle générale, la formation des gardes-malades est lente, et c'est dans les coeurs mûris qu'elle atteint à son type achevé.

A celle qui écrit ces lignes, il fut donné d'en connaître plusieurs. Après la perte complète de l'ouïe, menacée de perdre la vue, au cours de traitements prolongés et d'issue incertaine, à la veille et au lendemain d'opérations, elle connaît le prix de ce soutien moral d'âme à âme, qui, pour elle, devait bien être sur-naturel puisqu'il ne pouvait s'exprimer en aucun langage. Elle put en constater la nature et la valeur.

A quels prix de tels services seront-ils évalués ? Dans les vies consacrées, le souci de l'intérêt personnel ne tient que peu de place, s'il n'est pas tout à fait absent. D'autant plus impérieux, en face de ces abnégations complètes, est le devoir de la collectivité. Ce que les congrégations religieuses, les maisons mères et les fondations tutélaires ont cherché à réaliser dans le passé pour la protection des gardes-malades et pour assurer leur sort, ce sont aujourd'hui des associations libres qui en assument la responsabilité. Sous les formes laïques modernes adaptées à de nouvelles conditions sociales, tout doit être fait pour défendre les héroïnes du dévouement contre l'égoïsme inconscient et l'insouciance du public. Mais c'est au sexe féminin tout entier qu'incombe la tâche d'éclairer ce public et de l'ins-

joie, au lieu d'être un maussade devoir imposé par d'autres. De plus, comme l'écolier emploie à l'étude d'une question le temps qui lui paraît bon, l'élève brillant n'est pas enchaîné, comme dans le système habituel des écoles, à l'enfant moins doué dont il doit adopter le pas traînant ; d'autre part, l'élève retardé n'est pas découragé par un rappel constant de son infériorité.

Mais ce n'est pas uniquement à la libération de l'individualité enfantine qu'a pensé Belle Rennie en popularisant la méthode Dalton. A ses yeux, sa suprême valeur, c'est qu'elle fait de l'éducation une coopération au lieu d'une compétition. En effet, libéré de la tyrannie de la classe, l'enfant ne voit plus en ses camarades des rivaux à distancer, mais des amis à aider. La méthode Dalton, de même qu'elle élimine le frottement entre maîtres et élèves, frottement produisant l'indiscipline, inspire tout naturellement l'esprit coopératif. Comment espérer que l'on arrivera un jour à établir la société humaine sur des bases solides de confiance et de coopération, quand toute notre méthode scolaire actuelle tend à dresser nos enfants les uns contre les autres, en rivaux qui s'affrontent, et cela dès leurs premières années d'école ? Les habitudes contractées étant tout jeune sont indéracinables, et si l'on continue à encourager de barbares compétitions entre les enfants de nos écoles, on sème tout simplement la tempête qui dégénère un jour en nouvelles guerres fratricides.

Voilà, en résumé, les idées directrices de Miss Belle Rennie. Il y a trois cents ans, ces idées l'auraient conduite au bûcher. Aujourd'hui, cette aimable et tenace Ecossaise commence à voir germer la graine qu'elle a semée, et son pays à reconnaître tout ce qu'il lui doit. Mais elle n'éprouve aucun griserie à ce tribut de reconnaissance qui s'élève de tous côtés, car, comme tous les vrais réformateurs, elle n'a cure de ce qui n'est pas l'idée qu'elle suit et le but qu'elle poursuit.

V. DELACHAUX.

truire de ce qui est dû à la profession de garde-malade, car cette profession n'est autre qu'un des joyaux de la couronne de l'Éternel Féminin. Si parfois, quelques hommes d'élite, touchés par la grâce de l'esprit de service, ont pu s'y adonner aussi, ce sont des vocations exceptionnelles. Dans son ensemble, le ministère social des gardes-malades reste l'apanage de la Femme. Et sans doute, ce fait s'explique par des causes naturelles. Puisque de tout temps, et aujourd'hui encore, cette profession de dévouement trouve tant d'âmes prêtes à s'y consacrer, c'est parce que, tout au fond du cœur de jeune fille le plus virginal, la nature a préparé un lieu d'élection, un ermitage clos, sanctuaire ignoré de tous, d'où peut jaillir la source de l'amour maternel.

E. PIECZYNKA.

## Lettre d'Islande

Reykavik, mars 1926.

Nous sommes très occupées actuellement par les préparatifs d'une campagne électorale. En effet, en juillet prochain, auront lieu des élections à la Chambre Haute d'Islande, trois membres seulement devant être élus pour une période de huit ans. Comme notre seule chance de faire élire une femme est d'élaborer une liste en dehors des partis, nous avons dressé notre liste à nous, femmes, avec les quatre noms suivants :

1. M<sup>me</sup> Briet Asmundsson, présidente de la Société féministe d'Islande, et un vétérant du mouvement suffragiste. —
2. M<sup>me</sup> Guoron Larussdottir. — 3. M<sup>le</sup> Halldora Bjarnadottir. —
4. M<sup>me</sup> Aalbjörg Siguroardottir.

Si notre première candidate est élue, la seconde le sera à titre de remplaçante. C'est une femme extrêmement capable, membre de notre Conseil communal, et qui a pendant des années fait partie de la Commission d'éducation ; de plus, c'est elle qui a pris, avec son mari, l'initiative de créer un asile de vieillards à Reykjavik, dont le besoin se faisait grandement sentir et qui est très apprécié. L'argent nécessaire à cette création a été recueilli par souscriptions, mais la municipalité le subventionne aussi. M<sup>me</sup> Larusdottir est également un des chefs de l'Union chrétienne de jeunes filles. Les deux autres candidates n'ont aucune chance d'être élues, mais apportent à notre liste le poids de leurs noms : Mlle Bjarnadottir a été nommée par le Parlement comme inspectrice itinérante de l'Association des arts et métiers, et M<sup>me</sup> Siguroardottir est présidente de la Société théosophique islandaise.

Pour juin, de concert avec les organisations féminines de l'Islande du Nord, nous organisons un Congrès national féminin, qui aura lieu à Akureyri, dans le Nord de l'Islande, et auquel nous invitons les femmes de toutes les parties du pays à envoyer des déléguées. Nous avons déjà pris l'initiative de convoquer un Congrès de ce genre, il y a trois ans, et nous espérons par le moyen de celui-ci renforcer l'activité de notre organisation. En effet, lorsque nous avons obtenu du Parlement le suffrage féminin, nos Sociétés suffragistes ont été dissoutes, et il est difficile maintenant d'en former à nouveau ; mais nous allons proposer au Congrès du mois de juin la formation dans chaque organisation féminine d'un Comité permanent d'au moins trois membres, dont le but sera de travailler à la réalisation du programme de l'Alliance Internationale pour le Suffrage, de coopérer à une action en faveur de toutes les causes qui intéressent spécialement les femmes, et d'unir les efforts des Sociétés pour faire élire des femmes dans tous les corps constitués où elles ont le droit de siéger.

Une Société par actions a été formée récemment pour édifier un bâtiment qui servira de centre aux Associations féminines à Reykjavik. Il comprendra un foyer pour jeunes filles isolées et un autre pour femmes âgées ; nous aimerais aussi avoir un bon restaurant bon marché et une école ménagère. Nous avons obtenu du Parlement le terrain nécessaire à ces constructions, et nous espérons que tous sera fini en 1930, date à laquelle sera célébré le millième anniversaire de notre Parlement islandais. A Ligljordur, qui est le centre des pêcheries de harengs, les Sociétés féminines construisent une maison, qui, non seulement leur servira de siège et de bureau central, mais où se trouvera aussi un club pour les ouvrières pêcheuses, qui viennent ici en grand nombre pendant la saison des passages de harengs. Ce club contiendra une bibliothèque, une chambre de travail avec des machines à coudre, etc.

Comme vous le savez, nous avons obtenu la plupart des droits pour lesquels les femmes luttent encore dans d'autres pays. Nous avons le suffrage universel masculin et féminin, et le droit d'accès à toutes les professions et à toutes les charges : les femmes peuvent même être évêques de notre église. Pour autant que je le sais, nous avons été le second des pays scandinaves à adopter la nouvelle loi sur le mariage, qui est inspirée d'un esprit très progressiste. Ainsi un enfant illégitime reconnu par son père reçoit de celui-ci une assistance conforme à ses moyens, et hérite de lui aussi bien que son enfant légitime. Si le père n'a pas reconnu l'enfant de son plein gré, mais a été déclaré son père par un décret du tribunal, l'enfant a le même droit à l'assistance paternelle, mais alors n'a pas droit à l'héritage. Cette loi va plus loin encore que la loi norvégienne, en ne prévoyant aucune exception qui empêche un enfant illégitime d'hériter du domaine paternel. La recherche de la paternité est naturellement autorisée, mais la mère n'est pas obligée de déclarer qui est le père de son enfant, si elle peut pourvoir elle-même à son entretien.

Notre législation pénale établit l'unité de morale pour les deux sexes. L'année dernière, une nouvelle loi a été votée, concernant les maladies vénériennes, et stipulant la notification obligatoire de celles-ci. Il est à craindre que cette disposition n'ait pas des résultats très heureux, mais ne sachant pas suffisamment quels avaient été ces résultats dans d'autres pays, nous ne nous sommes pas trouvées assez documentées pour organiser une protestation, d'autant plus que les médecins soutenaient cette disposition.

(*Jus Suffragii*)

L. ASMUNDSSON.

## Chronique d'hygiène sociale et morale

Le Cartel romand d'Hygiène sociale et morale tiendra son Assemblée générale de printemps le jeudi 29 avril, à 16 heures, à l'Aula du Collège d'Yverdon. A l'ordre du jour, en plus de diverses questions d'ordre administratif, une conférence du Dr Preisig, directeur de l'Asile de Cery (Vaud), sur l'*Hygiène mentale*, et la présentation d'un charmant film de puériculture, qui a déjà passé à Genève sous les auspices de la Croix-Rouge et du Cinéma populaire : *La future maman*.

Relevons à ce propos que ce film peut être loué 20 fr. par séance à l'Union Internationale de Secours aux Enfants, 31, quai du Mont-Blanc, Genève. Durée de la représentation : 1 h. 3/4. Nombre de Sociétés féminines, tant à la ville qu'à la campagne, seront sans doute bien aises d'avoir cette information, à l'occasion d'assemblées générales de printemps.

\* \* \*

A la demande de *Pro Juventute*, M. Veillard, secrétaire général du Cartel romand H. S. M., a entrepris une enquête sur les professions moralement dangereuses pour la jeunesse. Il en résulte que c'est le personnel des dancing, bars, cafés, écoles de cinémas, les mannequins des maisons de couture qui sont les plus exposés. Dans